

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1985)
Heft: 771

Artikel: Tirages : la presse qui dérange
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1017610>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La presse qui dérange

Certains l'appellent marginale. En fait, cette presse cherche à diffuser des idées, n'émargeant pas au conformisme ambiant et... pas nécessairement de gauche. C'est ainsi que le mensuel «Eidgenoss» (Confédéré) se situe très à droite; il refuse, en particulier, d'admettre certaines condamnations des activités nazies, et propage un discours violemment xénophobe. On en parle parce qu'il affirmait être imprimé en Suisse, alors qu'il paraissait sur des presses allemandes. Cela peut lui valoir une condamnation, car ses affirmations n'ont pas de caractère pénal en Suisse, mais sont poursuivies en République fédérale.

A gauche, bonnes nouvelles de la «Wochenzeitung». Les comptes de 1984 sont équilibrés et laissent même un excédent de recettes de 2000 francs qui réduisent à 173 000 francs les pertes accumulées. L'association de soutien de l'hebdomadaire contribue activement à assainir les finances de ce journal souvent très bien documenté sur des faits qu'on cherche à garder discrets.

Le bi-mensuel «Tell» est un produit des événements de 1968. Avec l'imprimerie «Ropress» et le service de composition «Focus-Satzservice», survivance dans les arts graphiques d'un élan qui appartient presque partout au passé (déjà).

Tiré jusqu'à fin mars sur des presses ne lui appartenant pas, «Tell» est maintenant imprimé par «Ropress», bénéficiant des nouveaux investissements destinés à renforcer le groupe.

MODE

Le rejet de Freud

Dans la surproduction de livres et d'imprimés, dans la multiplication des émissions, des médias, dans tout ce brouillard d'encre et ce brouillage d'ondes, émergent avec quelque insistance répétitive des sujets à la mode.

Aujourd'hui, entre autres, le rejet de Freud et du freudisme.

La mode, ici, ne fait que rafraîchir d'anciens préjugés. Ainsi, l'intelligentsia française a longtemps refusé de prendre connaissance des recherches de Freud. Pas de traductions importantes avant la fin des années vingt, avant que Marie Bonaparte et Yankélévitch ne donnent en français une version des principaux essais. Refus significatifs des écrivains qui prétendent pousser jusqu'au bout la lucidité de prendre en compte la psychanalyse: refus de Valéry, refus de Gide. Rejet de Freud par les écrivains catholiques ou communistes, etc.

Ou plus concrètement, absence d'une édition complète et critique, en français, des œuvres de Freud. Bettelheim, à juste titre, a dénoncé, pour le reste, les erreurs de traductions dont est victime la pensée de Freud.

La mode actuelle est donc le dernier avatar d'une longue ignorance et d'une incompréhension volontaire. Mais pourquoi, aujourd'hui, cette recrudescence?

On peut donner, d'abord, des explications classiques. Avec le recul, tout créateur, si géniale et radicale que soit son invention, apparaît mieux comme un homme tributaire de son temps. Des révisions, des dépassements, de nouvelles lectures demeurent légitimes.

Toute invention peut aussi se figer en institution, créer une «nomenklatura» qui en vit intellectuellement ou matériellement et dont les excès suscitent une réaction, finalement saine. La psychanalyse, dans la mesure où elle laisse croire que le traitant en sait plus long que le sujet lui-même, peut encourager des attitudes de faux-savoir ou de fatuité scientifique. Ou encore, la vieille querelle du corporel et du mental n'est pas réglée par la médecine. Et la «trahison» du neurologue Freud suscite toujours des règlements de comptes.

Mais il vaut la peine de s'arrêter à trois causes originales de rejet.

Tout d'abord, une vulgarisation de la pensée freu-

dienne à contresens. De plus en plus, se crée un vocabulaire de mots à interpréter: l'inévitable parapluie (même s'il pleut!), la fatale cravate, l'échelle du désir, le coquillage marin, etc., quelque chose de très proche des plaisanteries à double entente où les mots perdent leur innocence. Ces clés de dictionnaire sont contraires à la pensée freudienne, qui a précisément affirmé son originalité en rejetant toute «clé des songes» et en affirmant la capacité du désir de faire signifier dans sa «syntaxe» propre tout ce qui passe à sa portée, de faire «flèche de tout bois», selon la formule de Breton.

Deuxième méconnaissance: celle qu'affichent certaines féministes. Freud serait coupable d'avoir privilégié l'organe de la virilité, et d'avoir écrit à sa fiancée dans les mêmes termes qu'un jeune bourgeois de la fin du XIX^e siècle, raisonnablement amoureux et respectueux. Le rejet du freudisme serait donc l'affirmation d'une revanche et une victoire de l'idéologie féminine triomphante.

Absurde contresens. Oui, bien sûr, Freud a été un homme de l'époque victorienne. Mais son audace n'en fut que plus grande. Comment ne pas être frappé par l'assurance tranquille avec laquelle Freud admet et légitime la sexualité féminine que contestait toute l'idéologie dominante de son temps? Si on osait, dans ce débat, utiliser le terme de «père», j'aimerais écrire qu'il fut un des pères de l'émancipation véritable de la femme. Pour le surcroît, sa pensée ne se résume pas à l'envie du pénis et à la peur de la castration. Encore la vulgarisation vulgaire!

Mais plus profondément, il faut observer que le rejet de Freud coïncide avec la montée de la religiosité. Les nouvelles révolutions scientifiques, la nouvelle perception de la nature créent des angoisses inédites que Mendel a pertinemment analysées. Elles donnent, partout dans le monde, à l'illusion (au sens de Freud), un nouvel «avenir». Dans ce climat de religiosité, Freud dérange. La mode du rejet de Freud n'est donc pas gratuite et plus qu'une mode.

Raisons pour défendre sa pensée vivante. A. G.